

de chaque numéro :

Pour PARIS,
15 CENTIMES.

Pour les départements,
20 CENTIMES.

Pour l'étranger,
25 CENTIMES.

LA POLOGNE

DE 1848.

UNION PATRIOTIQUE.

PRIX

de chaque numéro :

Pour PARIS,
15 CENTIMES.

Pour les départements,
20 CENTIMES.

Pour l'étranger,
25 CENTIMES.

La Direction est à Paris, rue Neuve-Saint-Roch, 23. On ne reçoit que des lettres affranchies.

PARIS, 10 AVRIL 1848.

Quelques jours encore, et la Pologne, soulevant l'antique épée de ses pères, va combattre pour son indépendance et sa liberté. Dans cet état de choses, et quand nous ne sommes pas sûrs du lendemain, nous ne pouvons pas nous engager à faire paraître régulièrement notre Revue, ni provoquer un abonnement pour un temps déterminé; mais, tant que notre bras n'est pas armé pour la plus sainte des causes, nous ferons agir notre plume, en parlant au cœur et à l'intelligence de tous ceux dont la sympathie forme des vœux pour nous, et désire le triomphe de notre cause. Nous nous adressons donc à eux, espérant que notre appel sera compris, que l'on viendra en aide à nos efforts, et que l'on nous soutiendra, par tous les moyens, dans cette lutte pacifique, jusqu'à ce que l'heure des combats sanglants sonne, et nous appelle sur le champ de bataille.

Major FORSTER.

A peine, du haut de ses barricades, Paris donne-t-il le signal de la liberté, que ce cri puissant est entendu partout. L'Allemagne, la Prusse, l'Italie, la Bavière, jusqu'à l'impassible Autriche, répondent par une acclamation puissante, conrent aux armes, réclament leurs droits et combattent pour leurs franchises. La Pologne, noble et malheureuse Pologne, tressaille au fond de son tombeau, se prépare à rejeter son linceul, et, meurtrie, saignante encore de tant de blessures, elle lève sa tête de martyr et attend l'heure du combat.

Hier encore, une profonde sécurité enveloppait tous ces trônes qui s'écroulent aujourd'hui; hier encore, l'absolutisme dictait ses dures lois, ses inflexibles volontés à la pointe de son épée, et aujourd'hui il courbe humblement son front, se replie sur lui-même pour choisir sa proie, et n'entend autour de lui que des cris d'indépendance, de victoire, de malédiction ou d'espérance.

Ce qui se passe en ce moment, en Europe, confond l'imagination la plus fougueuse. Les événements marchent d'un tel pas, que la pensée a de la peine à les suivre; qu'il lui est impossible de s'arrêter pour les méditer. Le torrent emporte les hommes et les choses.

Ah! quand la Providence, dans sa volonté puissante et mystérieuse, indique le but vers lequel il faut s'acheminer; quand de sa voix de tempête elle dit à l'homme: IL EST TEMPS! tous s'élancent avec une impétuosité à laquelle rien ne résiste, car ils exécutent ce décret divin

devant lequel la force se brise, le puissant s'incline, et sous l'égide duquel le faible et l'opprimé triomphent.

Cette voix, c'est Pie IX, le souverain pontife qui l'a fait entendre le premier. C'est lui qui du haut de la basilique de Saint-Pierre a redit au monde que la religion du Christ, que l'évangile était donné pour procurer la liberté à tous les hommes, et les rendre frères les uns des autres. Gloire à vous, apôtre nouveau de ce saint principe! Interprète de la volonté de Dieu, contemplez votre ouvrage; entendez bénir votre nom par ce monde qui se régénère, et le désigne à la reconnaissance de la postérité.

Envisageons les conséquences probables de cet ébranlement universel.

Il n'y a pas le moindre doute que la base sur laquelle la constitution européenne de 1815 était assise, a croulé sous le souffle populaire. L'homme le moins versé dans le droit international et dans la politique, doit voir que l'équilibre factice créé par la sainte-alliance est rompu, et que les traités de Vienne ne sont plus que de l'histoire.

Mais si les révolutions changent les systèmes gouvernementaux, si elles accomplissent la régénération sociale, elles ne peuvent pas prétendre qu'il suffit de détruire, et que le monde peut exister dans le chaos. — Non, la société doit se réformer sur des bases nouvelles; l'iniquité, l'oppression, doivent à jamais disparaître du globe, et le règne de la justice doit venir.

On a vu, on a surabondamment prouvé que, tant que les pouvoirs despotiques s'appesantissent sur les pays conquis, à l'aide de la force brutale ou de machiavélisme, il n'y avait point de sécurité pour l'Europe, point de fraternité entre les peuples; que la nationalité d'un peuple n'était qu'un vain mot que l'on pouvait rayer à volonté du cœur humain; qu'il suffisait de quelques milliers de baïonnettes pour imposer à un peuple l'oubli de tout son passé, et lui faire subir son oppression. Il faut donc aller hardiment au-devant du remède à tant de maux; il faut laisser à chaque pays son langage, ses lois, son indépendance; il faut faire comprendre aux hommes qu'ils ne sont frères qu'à la condition de ne commettre aucune injustice à l'égard de leur semblable, et ne point s'arroger le droit de l'opprimer. Ce n'est qu'alors que les haines, les rivalités disparaîtront, que ce mot frère deviendra le saint symbole de l'humanité. Par l'échange fraternel des idées et des moyens, par ce concours universel à chercher le bien partout où il se trouve, les peuples deviendront grands et puissants, sans se nuire les uns aux autres, sans se menacer, ni se déchirer. Ils se respecteront tous, ils s'aimeront; et peu à peu les barrières de l'intelligence étant abaissées, ces autres barrières que l'égoïsme et l'avarice ont créées pour le bien-être d'un seul peuple, pour l'exploitation des autres, disparaîtront aussi à tout jamais: tout deviendra commun, car la terre n'appartient à personne, et le soleil luit pour tout le monde.

C. F.

AUX FRANÇAIS.

Peuple noble et grand entre tous les autres, vous que depuis si longtemps nous sommes habitués à appeler frères, Français, écoutez la voix de l'infortunée Pologne qui, toujours sur la brèche pour sa liberté, lutte, succombe, renaît de nouveau, et ne cesse de verser son sang pour ce bien sacré qui fait battre votre cœur et que vous avez conquis dans des jours d'immortelle gloire.

Tournez vos regards sympathiques vers le Nord. Voyez sur ces plaines que la Vistule arrose de ses eaux, des millions d'hommes courbés sous le joug, les bras chargés de chaînes. Ce pays, c'est la Pologne! Ces hommes sont vos frères du Nord, vos anciens frères d'armes. Partout notre sang a coulé avec le vôtre. Nous avons vu les défaites de la Trebbia et les triomphes de Marengo. Vous nous avez retrouvés à Saint-Domingue, sur les Pyrénées et sur les Alpes, aux bords du Danube et de la Vistule, de la Moskowa et de la Bérésina; en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Russie. Vous nous avez retrouvés partout où vous avez triomphé ou souffert; sur les bords de l'Elster où périt pour vous notre illustre chef, le brave Poniatowski; à Dresde, à Leipzig, à Champ-Aubert; enfin sur les buttes Saint-Chaumont, à cette heure fatale et dernière où la France expia si cruellement ses gloires antérieures.

Écoutez donc, frères, notre voix qui vous crie: *Liberté pour nous aussi!* — Ne nous abandonnez pas, car nous ne vous avons jamais abandonnés. Que notre résurrection devienne la devise de votre République naissante. Que le mot *POLOGNE* retienne toujours dans vos acclamations aux autorités qui vous gouvernent. — En nommant vos officiers de vos gardes nationales, en leur remettant l'épée du commandement, dites-leur: « *Songez à nos frères, songez à la Pologne!* » — Quand les élus de la nation partiront du sein de leurs familles pour vous donner des lois, que partout sur leur route ils entendent: *Liberté pour la Pologne!*

Quand une grande, forte et noble nation ne cesse de demander la réparation d'un criminel attentat; quand elle parle au nom de la justice éternelle, elle sait se faire écouter.

Voyez la Prusse, elle retient un lambeau de notre malheureuse patrie, et elle sent combien il est inique de river les chaînes aux pieds d'une nation, quand on combat pour ses propres droits et pour sa liberté. Le peuple magnanime de Berlin crie aussi: *Vive la Pologne!* Et son roi, qui a une grande mission devant lui en Allemagne à remplir, l'écoute et lui prête son concours. — Le lendemain de leur victoire, les Vénos avaient aussi des accents sympathiques pour la Pologne.

Français, n'oubliez jamais qu'à votre grandeur est attachée la résurrection de la Pologne. Dans ce mot se résume votre avenir, l'avenir de la République que vous fondez. Songez que tant qu'une seule nation en Europe se sent opprimée, votre mission providentielle

n'est pas terminée. Dieu vous a faits grands, forts, unis, intelligents; employez donc ces dons précieux du ciel pour secourir une nation amie. Apôtres de la liberté, prêchez de cœur votre sainte doctrine au monde. A notre cri: *VIVE LA FRANCE!* répondez en frères: *VIVE LA POLOGNE RESSUSCITÉE!*

C. F.

LE COMITÉ

DE L'ÉMIGRATION POLONAISE.

En réponse aux diverses demandes, offres et propositions qui lui ont été faites, croit devoir annoncer:

Que le siège du Comité est établi au Palais national de l'Élysée, rue du Faubourg-Saint-Honoré;

Que le secrétaire du Comité, qui s'y tient en permanence, est autorisé à recevoir toutes les offrandes et souscriptions, quel qu'en soit le montant.

Le Comité est chargé, dans la limite des ressources mises à sa disposition:

1° De fournir des secours de route à tous les Polonais qui retournent en Pologne, et qui manquent de fonds nécessaires pour faire le voyage;

2° D'assurer les secours nécessaires aux femmes et aux enfants de ceux qui, n'ayant d'autres moyens d'existence que le produit de leur travail, laissent leurs familles sans ressources.

Les fonds qui seraient remis au Comité avec la destination spéciale pour cette dernière catégorie de secours, ne pourront pas recevoir d'autre emploi.

Le Comité doit ajouter qu'il n'est responsable que de l'emploi des fonds qui sont remis à sa disposition. Il aura soin, d'ailleurs, de publier toutes les souscriptions versées à sa caisse.

Le Comité invite, par le présent avis, tous les amis de la Pologne, en France et en Allemagne, à former des comités spéciaux dans toutes les localités, surtout là où il restera des familles polonaises sans moyens d'existence, et à se mettre en rapport avec le Comité de l'émigration polonaise à Paris.

Fait à Paris, le 7 avril 1848, au siège du Comité, au Palais national de l'Élysée, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Général DWERNICKI,
MALINOWSKI (Thomas),
NIEWENGLOWSKI (G. Henri),
ORDA,
PLUZANSKI (Ignacy Romuald),
JAKUBOWSKI (Henri), membre
et secrétaire du Comité.

La Pologne occupe depuis longtemps le premier rang parmi les peuples victimes. Elle a toujours souffert, et toujours elle a persisté à souffrir. Toujours envahie, dévastée, trahie, elle n'en a pas moins toujours jeté le gant aux oppresseurs, et marché la poitrine à jour contre eux. La résignation à cette haute mais dure mis-

LE POÈTE EXILÉ.

PAR MME ANAIS SEGALAS.

Et une splendeur de midi s'élèvera vers toi; et quand tu croiras être consumé, tu te lèveras comme l'étoile du matin!

(Livre de Job).

CHŒUR DE POLONAIS.

O mère de Jésus, vierge sainte et bénie,
Rends-nous nos frais lacs bleus de la Lithuanie!
Errants comme Israël, le peuple aimé de Dieu,
Nous ne voyons pas, nous, le nuage qui tonne,
Le grand buisson ardent qui fume et qui rayonne,
Ou bien la colonne de feu.

LE POÈTE.

Malheur! — Le sable blanc de nos forêts de chênes
Est tout rouge de sang! — Malheur! malheur à ceux
Qui sèment de nos morts nos champs de blé, nos plaines,
Nos chemins de sables ombreux.
Nous détruirons un jour, tout vaincus que nous sommes,
Leur palais, leurs cachots qu'ils nous ont fait creuser
Sous terre, sous leurs pieds, comme un réservoir d'hommes
D'où le bourreau s'en va puiser.

Écoutez... Je la vois dans ses beaux jours de fête,
Ma Pologne joyeuse, et disant ses chansons;
Avec ses palatins, son sénat à leur tête,

Ses rois dans leurs châteaux saxons!

Sur notre sable fin, nos folles jeunes filles,
Au teint rose, à l'œil bleu, brillant comme un rayon,
Dansent le mazourek, sa valse, ses quadrilles,
Et tournent dans son tourbillon.

LE CHŒUR.

Pourquoi flétrir leur joie? A son autel de pierre
Ont-elles un dimanche oublié leur prière,
Marché sur le chemin du ciel en chancelant?
Qu'avaient-elles donc fait, les pauvres jeunes femmes,
Vierge sainte? Leurs fronts étaient purs, et leurs âmes
Blanches comme ton voile blanc.

LE POÈTE.

Mais j'aperçois des rois qui regardent nos plaines;
Ils se disent: Voilà des champs sous un beau ciel,
Et des mines de fer, et de larges domaines,
Des grains d'encens, de l'ambre et des ruches de miel....
Sur la patrie en pleurs cet homme et ces deux femmes
S'élancent, puis entre eux, pesant chaque lambeau,
Font trois parts du cadavre avec leurs bonnes lames,
Et chacun à son trône en attache un morceau!

LE CHŒUR.

Une larme de toi, vierge céleste et bonne....
Et Jésus, ton enfant, soufflait sur leur couronne;
Un signe de son doigt renversa le puissant;
Il lui faut, pour jeter les sceptres dans la fange,
Un mot, un battement léger d'une aile d'ange,
Qui touche le trône en passant.

LE POÈTE.

Oh, par saint Stanislas! je la vois belle et fière,

Appeler ses hussards aux cuirasses d'acier!
Les voilà, se parant de la peau de panthère,
Portant l'aigle et le cavalier.

Trois fois son corps meurtri, butin de la conquête,
S'agite, mais en vain; comme sur nos gazons,
Un long serpent coupé, qui relève la tête,
Et veut réunir ses tronçons.

Vous pouvez, ô grands rois, vous ruer sur nos villes:
Tout s'efface, une fois les sabres essuyés,
Les champs débarrassés des tentes inutiles,
Et les cadavres balayés:
Dans les ruisseaux rougis, un peu d'eau répandue,
Suffit: sur les pavés le sang s'essuie encor;
Mais songez que ce sang qu'on lave dans la rue,
Fait tache sur un sceptre d'or.

LE CHŒUR.

Fais disperser ces rois comme un peu de poussière,
Reine toute céleste, au trône de lumière,
Toi qui mets pour couronne à ton front virginal
L'aurole de feu, qu'adore un peuple d'âmes,
Et qui prends au Seigneur des étoiles de flammes
Pour broder ton manteau royal.

O mère de Jésus, vierge sainte et bénie,
Rends-nous nos frais lacs bleus de la Lithuanie!
Errants comme Israël, le peuple aimé de Dieu,
Nous ne voyons pas, nous, le nuage qui tonne,
Le grand buisson ardent qui fume et qui rayonne,
Ou bien la colonne de feu.

son est empreinte dans son histoire, dans ses mœurs, dans toute son existence nationale. Le sacrifice a été sa vie, son métier, et, pour ainsi dire, son industrie; c'est de ce pain-là qu'elle s'est nourrie, et rien n'annonce quelle en soit rassasiée.

Toutes ses antiques richesses, toute sa force primitive, elle les possède encore; ses enfants exilés comme ses enfants esclaves ont hérité d'un double trésor: l'esprit de sacrifice et l'esprit de foi. Avec un tel héritage, que ne peut-on espérer? que ne peut-on reconquérir?

N'est-ce pas la foi qui donne et redonne la vie? n'est-ce pas le sacrifice qui l'entretient?

Doutez-vous de leur dévouement? — Mais cherchez donc parmi ces réfugiés qui ont tout perdu pour leur patrie, biens, foyers, dignités, santé, femmes, enfants, tout ce que l'homme a le droit et le besoin de défendre et d'aimer; cherchez-en un seul qui ne soit prêt à recommencer demain, et sans hésitation, sans haine, sans surprise même. Ces hommes ne s'étonnent que d'une chose, c'est que nous soyons, nous, étonnés de leur dévouement.

Par cette foi inébranlable en leur cause, ils déjoueront toutes les intrigues de leurs adversaires secrets, comme ils ont bravé tous les forfaits de leur tyran avoué. Par cette héroïque manie de tout sacrifier pour elle, ils lui assurent une durée éternelle, une inépuisable fécondité. Le double caractère que nous leur reconnaissons, n'est point une illusion!

Doutez-vous de leur foi? — Mais voici cinquante années qu'ils viennent parmi nous nous montrer leurs blessures et les tronçons de leur chaîne. Vous ont-ils jamais montré la moindre apparence de découragement? Ont-ils jamais cessé de croire à l'affranchissement de leur pays, au châtiment de leurs oppresseurs, à la tardive mais sûre justice d'en haut? — Lorsque, laissant loin derrière eux la patrie, et unis à nos armées républicaines, ils aidaient à conquérir l'Italie, leur poitrine gonflée laissait échapper ce chant célèbre: « Non, la Pologne n'a point péri, puisque nous vivons encore! » Ceux qui le chantaient les premiers sont morts, morts pour nous, au pied des Pyramides, ou sur les plages de Saint-Domingue. Mais le chant, et l'âme qui le dicta, et la foi qui l'inspira, ont survécu, et leurs enfants le répètent chaque jour; et un jour viendra, s'il plaît au Ciel, où ils le répéteront encore une fois sur les bords de la Victoire affranchis.

Le triomphe de la Pologne sera le triomphe de la liberté et de la justice; or, la justice et la liberté sont les filles aimées de Dieu.

DE MONTALEMBERT.

AUX FEMMES FRANÇAISES.

En Pologne, quand la lutte pour la liberté commença, nos mères, nos femmes, nos sœurs, nous cachent leurs larmes, étouffent leurs sanglots, et, en nous armant de leurs propres mains, nous indiquent le champ de bataille. Ces femmes sublimes se dévouent pour leur patrie, déposent leurs ornements sur son autel, vont dans les hôpitaux étancher le sang de nos blessures et les panser. Elles nous portent leurs consolations et se montrent toujours filles de la Pologne avant tout.

Françaises, nos sœurs du Nord sont dignes de vous; leurs nobles cœurs battent à l'unisson avec les vôtres. Venez leur donc en aide, venez en aide à une nation qui a des femmes qui vous ressemblent tant.

Dites à vos pères, à vos maris, vos enfants ou vos frères, de songer toujours à la Pologne. Ne vous laissez jamais dans cette noble tâche; demandez-leur d'ajouter à tant de lauriers qui couronnent leur front, la gloire de rétablir cette malheureuse Pologne, si digne d'un meilleur sort.

En partant à l'éternel des vœux pour le bonheur de la France, priez aussi pour nous. Le vœu d'un cœur pur monte sur les ailes d'un ange jusqu'au trône du Tout-Puissant, qui le recueille et l'exauce.

La voix de tant d'exilés, qui, depuis dix-sept ans, languissent loin de leur pays, vous supplie par ma voix. Bonnes autant que belles, nobles autant que sensibles, Françaises, vous nous écoutez; vous employez tous les moyens que vous suggérera votre cœur, si haïr placé.

A l'avenir donc, et que ces mots: Liberté pour la Pologne! deviennent dans vos bouches l'équivalent d'une prière quotidienne que vous adressez au ciel.

P. F. M.

AUX CLUBS DE PARIS ET DES DÉPARTEMENTS.

Citoyens des clubs,

Vous vous réunissez pour délibérer sur vos affaires et vous éclairer mutuellement sur vos devoirs et vos droits. Vous avez raison. L'esprit public qui, dans les rues, engendrerait des désordres, s'écoule, dans vos réunions, paisiblement. Chacun de vous en assistant à la contraversion de toutes les opinions qui s'y font jour, peut, retirer chez lui, peser dans son bon sens le choix des moyens et la route à prendre.

Citoyens, il est une question qui doit toujours planer sur vos réunions, c'est la liberté de vos frères de Pologne. Dans la Pologne seule, fortement constituée, se trouve le véritable boulevard de l'indépendance de l'Europe.

Aussi, citoyens, quand vous écoutez vos orateurs qui brillent l'honneur de vous représenter à l'Assemblée nationale, imposez-leur le devoir de travailler à l'établissement d'un pays qui fut toujours ami du nôtre. Que de vos cœurs sorte l'acclamation: VIVE LA POLOGNE LIBRE! à laquelle des bords de la Vistule vous répondront vos frères: VIVE LA FRANCE! — VIVE LA GRANDE NATION! — VIVE LA FRATERNITÉ DES PEUPLES!

AUX POLONAIS.

Frères!

La lutte commença, le sang va couler, et de nouveau nous nous jetterons au-devant des bataillons ennemis pour reconquérir notre patrie, notre terre sainte, où reposent les cendres de nos pères.

Avant que notre pied touche ce sol sacré, déposons sur l'autel de la patrie toutes les haines, toutes les dissidences d'opinion, toutes les querelles de partis.

Laissons à l'avenir aux élus de la nation de décider quelle sera la forme de notre gouvernement; les articles de notre

constitution. Jusque-là, n'ayons qu'un seul but en vue, la délivrance de notre patrie.

Dans nos efforts communs agissons de concert, sans préoccupations pour le présent, sans arrière-pensée d'avenir. Prouvons au monde, qui nous suppose divisés, que lorsqu'il s'agit de la salut commun, de la liberté, il n'y a pas de dissidents parmi nous.

Ne sommes-nous pas fils du même pays? La persécution ne nous a-t-elle pas atteints au même degré? N'avons-nous pas courageusement supporté dix-sept années d'exil, de peines, de travaux et de privations? Que nous importe dans le moment solennel qu'il y ait des degrés dans nos croyances politiques? Nous en parlerons chez nous, à notre aise, nous discuterons librement, nous nous éclairerons mutuellement. Chacun de nous apportera le tribut de ses réflexions, de ses études, et de son effort de la pensée fraternelle, j'alliera la lumière, qui éclairera les points encore obscurs de notre constitution sociale.

Frères! unissons-nous; tendons-nous la main; ne nous appelons pas de noms de patriotes d'hier et du lendemain; n'agissons pas nos cœurs; pratiquons sincèrement le précepte évangélique, n'ayons qu'un seul but devant nous: la réédification de notre nationalité.

Entonnons ensemble notre hymne patriotique, ce chant qui, tant de fois, nous a conduits à la victoire; et, entourés de sympathies des peuples, courons sauver, ressusciter notre mère commune, notre Pologne chérie. Purgeons la terre des fils de Léch, de la présence odieuse de l'ennemi, et plantons notre drapeau national avec cette devise:

LIBERTÉ. — UNION. — FRATERNITÉ.

C. F.

Au comité des Polonais à Paris.

Frères de la Pologne!

Ce que le gouvernement de la République française ne peut et ne doit pas faire, doit et peut facilement se réaliser par l'association générale de tous les hommes libres de l'Europe.

Aujourd'hui, vous pouvez compter non-seulement sur le concours de tout ce qui porte un cœur français, mais aussi sur le concours de ces innombrables amis de la liberté, de la Suisse, de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Angleterre; et tous seront heureux de se donner la main, et de sceller ainsi le commencement de leur fraternelle union avec nous par l'engagement solennel de rendre à la Pologne son indépendance et sa nationalité.

Je propose donc de fonder dès aujourd'hui une association européenne en faveur de la Pologne.

Que Béranger en soit le président. Son nom sera accepté par l'acclamation unanime de tous les peuples.

Qu'une souscription s'ouvre de la Méditerranée à l'Océan, et des Pyrénées jusqu'aux bords de la Vistule. Chaque souscripteur sera membre de l'association, et nous nous engageons tous à vous aider et à vous seconder de tous nos moyens, jusqu'au moment où vous aurez définitivement constitué la république polonaise sur les bases divines de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Je propose pour un des vice-présidents de l'association le citoyen Winter père, ancien député du pays de Bade, premier bourgmestre de la ville de Heidelberg. Je réponde d'avance de son acceptation.

MARTIN (de Strasbourg).

Paris, le 27 mars 1848.

Le comité de l'émigration polonaise à M. Martin (de Strasbourg).

Monsieur,

Nous avons lu ce matin avec une vive émotion votre lettre adressée au Comité polonais par le journal LA RÉFORME, et ayant pour objet la fondation d'une association européenne en faveur de la Pologne, sous la présidence du célèbre Béranger. Bien que cette lettre ne nous soit parvenue directement, nous nous exprimons de vous témoigner, au nom de la nation polonaise, la plus vive gratitude. Puisse votre grande et patriotique pensée recevoir au plus tôt son exécution. La Pologne se lève, et se prépare à une sanglante et dernière lutte avec le despotisme. Il faut que tout homme de cœur, à quelque nation qu'il appartienne, participe à cette résurrection, qui sera l'expression de la justice divine. Il faut que la nouvelle Europe de 1848 efface ce crime politique que les rois ont commis à la fin du dernier siècle, en assassinant cette sentinelle des peuples à qui la Providence a confié la liberté et la civilisation du nord de l'Europe.

La pensée d'une telle fondation est digne d'un citoyen français.

Recevez, etc.

Le Comité polonais:

Le général DWERNICKI. — HLUSZNIÉWICZ. — Henri JAKUBOWSKI. — Thomas MALINOWSKI. — G. Henri NIÉWENGŁOSKI.

Une dame sans fortune, ayant quatre enfants en bas âge, a offert, pour la souscription aux Polonais, une bague d'or.

Une autre dame a offert pour la même souscription, ce qu'elle avait de plus cher, un médaillon de mariage en argent.

Ces personnes n'ayant dit ni leur nom, ni leur demeure, le comité leur présente ses vifs remerciements par la voie de la presse.

LE COMITÉ DE L'ÉMIGRATION POLONAISE AUX PEUPLES ALLEMANDS.

Peuples allemands,

Une révolution générale, inouïe dans les fastes de l'histoire, a sonné l'heure de la délivrance de toutes les nations. Au moment où vous recourez votre patrie véritable, au prix de tant de sang et de courage; ombrez-vous votre sœur, celle qui depuis soixante ans s'est constituée martyre de votre indépendance? Oubliez-vous la Pologne, cette sentinelle avancée des peuples civilisés, destinée par la Providence à leur servir de boulevard contre l'invasion des barbares? N'a-t-elle pas rempli sa mission sacrée avec dévouement et fidélité? Et quel serait le sort de vos libertés nouvellement reconquises, si la Pologne n'était pas là pour cautionner votre paix et votre sécurité? La France sous votre égide peut tranquillement poursuivre l'œuvre de sa régénération intérieure; où trouverez-vous une égide à votre tour, si ce n'est sous le rempart que nous vous dresserons de nos corps.

Peuples allemands! le temps des conquêtes est passé. Tiendriez-vous à ces lambeaux de notre patrie, que nous ont arrachés l'ambition et l'immoralité de vos anciens gouvernements, sans aucun avantage pour vous et au mépris des droits les plus sacrés de justice et d'humanité! Nous

vous renoncerez, nous en sommes sûrs, à ces œuvres impies, si contraires aux principes d'amour et de fraternité qui doivent désormais gouverner le monde. La Pologne compte sur vos sympathies. Faites donc entendre votre voix puissante en sa faveur; mariez votre cause avec la sienne; soumettez vos parlements, vos autorités, qu'ils envisagent la Pologne comme clef de voûte du futur système européen.

Bientôt nos colonnes, quittant la terre d'exil, traverseront vos cantons pour retourner sous leurs toits paternels, ou se livrer à de nouveaux combats; saluez-les en frères, ouvrez-leur le passage de vos campagnes, avec cette même cordialité dont vous nous laissâtes dans un autre temps de si touchants souvenirs!

Et vous Prussiens, vous habitants du littoral de la Baltique, vous anciens frères de la Pologne, vous refuserez-vous aussi à saluer l'aurore qui annonce sa résurrection? Vos conditions territoriales ne vous ont jamais permis de faire parti du corps germanique, et cette nécessité a toujours été respectée. Vous êtes comme nous sur la limite de l'Europe civilisée, vous habitez un sol qui, dans des temps plus reculés, fut le patrimoine de nos aïeux. Votre bien-être matériel dépend de nos prospérités; vous vous rappelez le bonheur et la gloire dont vous avez joui sous la bannière de la Pologne, libre et républicaine; l'histoire vous retrace l'énergie avec laquelle vos ancêtres ont protesté contre toute séparation de notre mère-patrie, lors de votre réunion forcée à la souveraineté brandebourgeoise. Or hésitez-vous un instant à vous réunir à nous, vos alliés naturels? Non, les mânes de vos pères seront là pour restaurer les liens de notre vieille parenté. Sans renoncer à votre nationalité, vous nous reviendrez de votre plein gré pour continuer les glorieuses traditions d'une même histoire, pour partager les mêmes libertés et les mêmes périls, pour remplir en commun la noble mission que nous réserve la Providence.

Vive l'Allemagne, vive la Pologne!

Le général DWERNICKI, Antoine HLUSZNIÉWICZ, C. A. HOFFMANN, Henri JAKUBOWSKI, Thomas MALINOWSKI, G. Henri NIÉWENGŁOSKI, B. ZALESKI.

AU PEUPLE SUISSE.

Peuple généreux, il y a de cela dix-sept ans que vous recûtes, ainsi que vos voisins de la Germanie, avec des acclamations de sympathies, les débris de nos colonies qui se réfugiaient alors en France après avoir retenu les hordes barbares qui devaient déborder sur l'Europe. Plus tard, vous offrites une hospitalité fraternelle à ces quatre cents guerriers, qui, dans un calcul prématuré, mais toujours noble et désintéressé, voulaient aider les Allemands et, plus tard les Italiens, à secouer le joug qui, jusqu'à présent, a pesé sur ces nations; à ces quatre cents Polonais empressés de hâter l'œuvre qui se développe aujourd'hui et qui, selon eux, devait nous ouvrir plutôt les portes de notre patrie. Vous les défendîtes contre l'Europe monarchique, en soutenant avec courage le droit de l'hospitalité. C'est à vous, peuple généreux, que nous adressons ces mots, au nom de nos compatriotes, tant de ceux qui habitent parmi vous et dont la plupart y ont trouvé une seconde patrie, qu'au nom de ceux qui, en s'éloignant de vos montagnes, en ont emporté un souvenir reconnaissant! Au nom de toute la nation qui gémit sous le joug oppressif de l'étranger, j'ajoute que vous n'êtes pas plus qu'ailleurs! — Au nom, enfin, de ces mânes de nos héros et de nos martyrs dont les restes reposent sur vos cimetières, — l'immortel Kosciuszko en tête!

Vous le voyez, tout se meut au nom de la Pologne; — Paris, la France, s'agitent au cri de Vive la Pologne!

L'Italie chante dans son hymne national le réveil de notre patrie; — l'Allemagne entière à ses demandes de liberté et de nationalité, joint celle de la résurrection de sa voisine! Vous, Suisses, vous ne resterez pas en arrière! Vous qui, en 1832 et 1833, quand aucun lien ne vous unissait à nous, avez montré une si vive sympathie pour nos malheurs, — vous vous joindrez aux autres peuples de l'Europe, aujourd'hui que vous avez appris à mieux nous connaître.

Il est de votre intérêt, comme il l'est de celui de toute l'Europe, que la Pologne soit grande et puissante, qu'elle ait assez de force pour servir de barrière contre l'Asie qui, toujours et de tout temps, cherche à déborder sur l'Europe. — Mais pour que la Pologne puisse remplir ce devoir, il faut (ce qui semble lui être destiné par la Providence elle-même, vu que depuis sa chute tout l'équilibre de l'Europe est rompu), il faut que ses frontières antiques et naturelles, touchant du nord au midi la Baltique, les Karpathes et la mer Noire, — et de l'occident à l'orient l'Odér, la Dzwina et le Borysthène! — Il faut que les trois rameaux, le Mazovien, le Lithuanien et le Ruthénien, tous trois provenant également du tronc Polonais, forment un puissant État qui, comme jadis, retienne non-seulement les États, mais tout autre conquérant de l'Asie qui voudrait se jeter sur l'Europe.

Joignez donc votre voix que les derniers événements ont montrée si puissante, — cette voix qui vient de donner le branle à toute l'Europe, joignez-la à celle de tous les peuples civilisés. Oui, vous le ferez, nous n'en doutons pas; quand il s'agit de gloire et de justice, les enfants de Guillaume Tell ne font jamais défaut!

Vous pouvez rendre un immense service à notre cause; — que la terrible carabine qui défend si vaillamment la liberté sur vos montagnes, descende sur nos plaines, — qu'elle ait ses représentants, — là où l'Europe civilisée va livrer un sanglant et dernier combat pour refouler le tzar dans ses steppes, s'il ose résister aux demandes de l'Europe et refuse de nous rendre les trois quarts de notre pays! La guerre terminée, la Pologne libre, les enfants de l'Helvétie trouveront chez nous une seconde patrie, comme beaucoup d'entre nous l'ont trouvée parmi vous. Nous avons des plaines à perte de vue, dépeuplées aujourd'hui, car leurs habitants ont été décimés dans les mines de la Sibirie, au Caucase, dans l'émigration, dans les prisons de Berlin, du Spielberg, la citadelle de Varsovie, — sur le gibet et l'échafaud! Ces plaines demandent des bras; — l'industrie, le travail et les capitaux suisses pourront les fertiliser et y trouver plus que des mines d'or, car ils y trouveront du pain! La Podolie et l'Ukraine, contrées de lait et de miel, selon l'expression de nos poètes, sont à moitié incultes, car le tzarisme

détrit et dessèche non-seulement les sentiments, mais la terre elle-même; — cependant ce pays, malgré son abandon, nourrit une grande partie de l'Europe; — que serait-ce s'il était cultivé par des mains libres?

Comme l'Europe entière veut être République, — et qu'elle le deviendra, — la Pologne en sera une aussi. Les Suisses y trouveraient leurs institutions démocratiques, si justement chères à leur cœur, que nous avons appris à apprécier ici, et que tout Polonais éclairé voudra faire revivre dans sa patrie; institutions dont jouissaient jadis notre noblesse guerrière, au nombre de deux millions, et dont les bienfaits se répandront sur les vingt-deux millions de nos concitoyens!

En apprenant qu'un gouvernement provisoire national vient de s'organiser dans une partie de la Pologne, nous nous empressons de vous adresser cet appel avant de vous faire nos adieux, ne doutant pas que vous voudrez y répondre avec cordialité; — nous vous envoyons notre salut fraternel.

Genève, le 29 mars 1848.

LE COMITÉ POLONAIS A GENÈVE:

M.-H. NAKWASKI. — A. SRYIENSKI. — A.-J. KISIELEWSKI.

ÉTAT SOCIAL DES PAYSANS EN POLOGNE.

Les gens mal intentionnés ou ignorants, ayant attrapé par-ci par-là quelques bribes de l'histoire polonaise, se font un devoir de discuter sur l'état social des paysans en Pologne. C'est vraiment pitié que de les entendre raisonner partout, et noircir à plaisir les intentions de la noblesse polonaise à l'égard de cette classe de citoyens.

Pour ces gens, le paysan polonais est toujours serf, quoique le serfage soit aboli de fait depuis 1773, et de droit depuis 1792.

Il importe de redresser en quelques mots ces erreurs, qui faussent l'opinion publique.

Certes, dans les temps féodaux, en Pologne comme partout, le paysan était indigemment exploité. Il ne possédait rien en propre, était attaché à la glebe, et accablé de corvées. Mais dans ces temps-là même, le caractère national, qui est généreux avant tout, corrigeait les vices de cette constitution sociale. L'oppression était moins dure, l'exploitation moins rigoureuse que partout ailleurs, et un roi de Pologne, Kasimir III, est nommé grand dans l'histoire pour la protection efficace qu'il donnait aux paysans, et le titre qu'en lui donnait par décision, celui de roi des paysans, est devenu le plus beau fleuron de sa couronne.

Le paysan polonais, tout serf qu'il était, n'était pas tellement malheureux qu'il aurait fallu gémir sur son sort; il avait assez de liberté, s'enrichissait, et, sous le roi Albert, de la famille des Jagellons, il fallait même faire une loi somptuaire pour l'empêcher de se ruiner en riches habits.

Plus tard, les guerres d'invasion, en appauvrissant le pays, ont dû nécessairement diminuer l'aisance du paysan; le contact avec les Moskovites rendait son sort plus rude; et quand la Pologne fut démembrée, il a subi les vicissitudes de sa nouvelle position.

Enfin, la constitution de 1791 lui rendit la liberté, et quoique encore il ne possédât pas, il pouvait changer de domicile et porter son industrie et son travail partout où il lui plaisait. Des cette époque, il ne subissait plus le caprice d'une justice seigneuriale, il entra dans le droit commun et acquiesça l'égalité devant la loi. — Par ses rapports changés avec le propriétaire, il devenait tenancier, et il avait le choix soit de payer une rente de la terre, soit de donner son travail en échange. De préférence il acceptait la seconde condition, et donnait au seigneur, selon l'étendue de la terre qu'il cultivait pour son compte, deux ou trois jours de travail par semaine.

Certes, nous sommes loin de vouloir dire que ce sort ne pouvait pas être amélioré, qu'il suffisait à sa nature; mais de cet état au serfage il y a loin. La question de la propriété ne se résout pas de suite; il y a tant d'intérêts divers attachés à cette solution, que ce sera encore longtemps le problème qui divisera les hommes; pourtant nous devons assurer que toujours les tendances de l'esprit philanthropique de la noblesse polonaise étaient pour la constitution de la propriété au profit du paysan.

Dans beaucoup d'endroits, le seigneur polonais possédait plus de terre qu'il ne peut cultiver; il accepterait la division du sol tres-volontiers, car il sent qu'il n'est pas juste de déshériter le paysan; mais les gouvernements russe et autrichien ont été constamment contraires à ces bonnes dispositions, et l'on ne pouvait pas toucher à cette corde sans s'exposer à la persécution.

On demandera alors pourquoi, quand l'ennemi était chassé en 1830, on n'a pas donné immédiatement la propriété au paysan? — D'abord il y avait une question plus pressante à l'ordre du jour, c'est celle de faire la guerre et s'assurer l'indépendance; ensuite, une portion du territoire ne pouvait pas agir sans avoir l'avis des autres parties de la Pologne démembrée; mais on a déclaré, en principe, qu' aussitôt la guerre finie on s'occuperait de doter les paysans. — Que l'on ne se trompe pas, la non-réussite de notre révolution de 1830 provient plutôt de la faute des chefs qui l'ont dirigée, que de l'insouciance du paysan sur la question sous quel régime il aura à souffrir. Non, jamais le paysan polonais n'a manqué de patriotisme, jamais il n'a failli à cette sainte cause, jamais il n'a trahi le drapeau national. Il se bat pour cette terre qu'il arrose de sa sueur et de son sang, sans jamais, au lendemain d'une victoire, réclamer son salaire ou sa part des dépouilles opimes. — C'est une chose à réparer dans l'avenir; mais l'injustice même ne l'a jamais rendu froid ou hostile à l'intérêt de la patrie.

Les rapports d'un paysan polonais avec son seigneur sont ceux d'un père avec sa famille. Il reçoit des secours, une protection efficace; dans toutes les mauvaises phases de sa vie, il a recours au seigneur, et n'est jamais repoussé par ce dernier. Les paysans polonais, ceux surtout qui habitent la Pologne érigée en royaume par le congrès de Vienne, aiment et vénèrent leurs seigneurs, à quelques exceptions près, car nous sommes loin d'être optimistes quand même.

Quant à ce qui regarde la Galicie et ses massacres de 1846, la loi qui régit les rapports du seigneur avec les paysans est perfidement atroce. Aussi ne faut-il nullement s'étonner de l'exaspération excitée par les employés du gouvernement. Là, le seigneur est obligé de payer, voir les impôts pour le compte du gouvernement, exercer une juridiction répressive, commander les corvées, saisir les paysans, etc. La noblesse de la Galicie a vaillamment réclaté contre cet état de choses; jamais le gouvernement ne voulait l'écouter; car il entraînait dans le système du cabinet de Vienne de maintenir la division entre ces deux classes, et rendre le seigneur odieux au paysan pour séparer les intérêts communs, et empêcher par là tout soulèvement national, qui éclate toujours en Pologne par la noblesse et la bourgeoisie.

C. F.

COUP D'ŒIL

SUR L'ANCIENNE POLOGNE.

Des bords de l'Oder aux sources de la Dzwina s'étend un vaste et beau territoire, relevant aujourd'hui de maîtres divers, mais compacte autrefois et fort de son unité politique.

Là vivait un peuple dont on ne tuera jamais le nom; — peuple vieux de réputation, et jeune de sévé; race d'hommes forts qui tombe et se redresse toujours, qui se multiplie par une hardie bravoure pour combattre la ruse et le nombre. A diverses époques, ce peuple défraya à lui seul notre histoire continentale; il nous apparut, au douzième siècle, conquérant et chevaleresque; au quinzième, savant et lettré; en tout temps, libre de cette liberté que l'Europe ne connaissait point encore. Voyez: il nomme ses rois, à cheval, en champ clos, aux acclamations de cent mille voix; il résiste aux empiétements de Rome, à qui rien ne résistait alors; il combat avec l'épée et avec la parole; il conquiert, il fonde, il colonise, il monumente. Tout ce qui est grand, beau, périlleux, est de son ressort: précurseur de la civilisation, il accepte ce glorieux titre, dût-il périr à l'œuvre.

De cette lumineuse apogée de la vieille Pologne, que reste-t-il aujourd'hui? Des ruines!!! Ici, d'épaisses murailles et des débris crénelés, là des nefs sans culte, et des cloîtres sans religieux. De quel côté que l'œil se porte sur cette terre que les rois ont découpée, la région antique se révèle près de la contrée moderne; on devine le beau manteau de pourpre des Jagellons dans ces lambeaux dont se parent les trois majestés spoliatrices!

Quelle différence pourtant! — Des steppes au lieu de villes florissantes, des terres en friche au lieu de belles colonies agricoles. Sur la même place où régnait l'industrie bruyante, avec ses produits d'or et de soie; là où vivait une population aisée, laborieuse, colorée de vie, ce sont des ruines muettes, des usines désertes, des pierres sans maîtres, avec quelques habitants hâves et chétifs.

Que sont-elles devenues, ces fondations du règne paternel de Kasimir le Grand? ces manufactures où se tissaient la laine, où se laminaient les métaux? ces terrains conquis sur une nature ingrate? ces villes de commerce et de navigation qui jalonnaient le cours de la Vistule et du Niémen? ces greniers de Kazimierz et de Kowno, où venaient s'entasser les céréales du vaste plateau polonais? ces escadres de guerre, ces vaisseaux marchands, devant qui s'ouvrait la Baltique, sous Sigismond et Wladislas IV, navires aux pavillons nationaux, dont les ports étrangers conservent encore les empreintes sur la pierre!

Qu'est devenu ce Wladislawow, station de nos flottes sur l'île de Hela? et ces arsenaux, et ces dépôts d'armes de Puck, Wladislawow et Kazimierzow? et ces forts bâtis pour la défense de la côte? et ces bibliothèques sans nombre, vastes magasins des sciences humaines? et ces archives du royaume, où la royauté administrative sauvegardait les droits et constatait les titres des propriétés? et ces mines d'argent, de cuivre et de fer, et ces vastes souterrains de Wieliczka, avec leurs piliers de sel gemme!

Tout cela, toute cette vieille Pologne, si riche, si grande, si vaste, si glorieuse, si savante, encore une fois, qu'est-elle devenue? — Écoutez:

Le sable a comblé les mines d'argent; les flottes ont disparu, et les ports de mer aussi, et les villes de navigation intérieure aussi. Ces ports, ces villes, on les a débaptisés, on les a condamnés à porter des noms allemands, pour faire primer les droits originaires. Ces bibliothèques, fruit de plusieurs siècles de paix, une guerre de six mois les a toutes confisquées; Charles-Gustave les a faites suédoises; les archives polonaises sont devenues suédoises à leur tour; les canons, les arsenaux polonais, sont prussiens; les salines de Wieliczka sont autrichiennes: tout le reste est moscovite.

Ainsi a été dispersée et jetée au vent notre admirable Pologne des Piasts et des Jagellons. — Là où on ne pouvait l'ancêtre, on l'a coupée par quartiers; et ceci explique pourquoi souvent ses tronçons s'agitent pour se rejoindre. — C'est au dix-neuvième siècle à nous dire s'ils le tenteront toujours en vain. — Oh! si le mot de cette énigme était contre la Pologne, ce serait à désespérer de la Providence et du progrès de l'humanité.

Situé entre la mer Baltique et la mer Noire, avec des fleuves navigables qui les unissent, le royaume de Pologne offrait de grands débouchés commerciaux. Il abondait en productions de toute espèce: sur ses fertiles plateaux ondoyaient de riches moissons de blé, d'orge, de seigle, tandis que de vastes pâturages se déployaient dans les provinces méridionales de la Podolie et de l'Ukraine, avec leurs nombreux troupeaux de chevaux et de bétail. Les bords regorgeaient de gibier et d'oiseaux; elles donnaient tout le bois nécessaire aux constructions navales. Les fleuves, les lacs, les étangs étaient poissonneux; les montagnes recélaient des richesses souterraines en argent, plomb, zinc, cuivre, fer, acier, azur, marbre et houille. Ces mines se rencontraient plus spécialement dans les provinces occidentales dites de la *petite Pologne*; car, dans le centre et au nord, la contrée était plutôt plate que montagneuse. Les objets d'échange commercial s'y produisaient en grande variété: le chanvre, le lin, la cire, le suif, l'hydromel, se chargeaient dans les ports de la Baltique pour des destinations diverses; les salines de Wieliczka et de Bochnia fournissaient des produits à toute l'Europe centrale.

Tel fut le pays, la terre promise où régna si longtemps la nation polonaise, la plus noble branche de la grande race des Slaves. Au dire des historiens, cette peuplade y avait déjà dressé ses tentes nomades au quatrième siècle.

A la fin du huitième siècle, les Slaves, quittèrent les bords du Dunay et vinrent camper sur les rives de la Vistule, où ils prirent le nom de Léchites.

A part cette vague indication, rien ne se révèle de précis sur l'origine de la nation polonaise: son berceau, comme celui d'une foule d'autres peuples, est tout enveloppé de ténèbres. C'est à peine si, au dixième siècle, quelques auteurs allemands articulent le nom de Polonais; mais, depuis cette époque, leur histoire grandit et se déroule.

Le christianisme fut introduit de la Bohême en Pologne, en 965, sous le règne de Mieczyslas I^{er}. Il devait y avoir dans ce temps des relations fréquentes entre ces deux contrées, et le ressemblance de leurs idiomes primitifs indique assez une souche commune.

Avec la religion chrétienne pénétrèrent en Pologne quelques lueurs de civilisation. Là, comme partout, le clergé se mit à la tête du mouvement régénérateur; il conserva seul la tradition des œuvres de l'antiquité, en multiplia les copies, et fit de ce travail une obligation à ses jeunes adeptes.

A cette époque, la Pologne se divisait en deux parties, la grande et la petite Pologne. Dans ces deux dénominations sommaires se trouvaient englobées la Silésie, la Poméranie et la Moravie; le Bug et le Dniéster nous séparaient des Slaves orientaux, les monts Karpathes de la Pannonie ou Hongrie. Nous touchions à la Bohême et aux autres colonies slaves par la Silésie; et il paraîtrait même qu'alors déjà la Luzace était une enclave de la Pologne.

Vers la fin du règne de Mieczyslas I^{er}, Wladimir, duc de Kïow, passa le Bug, s'empara, à main armée, de pays alliés ou tributaires de la Pologne, et poussa les colonies russiennes jusqu'aux bords du San. Mais Boleslas le Grand tira bientôt vengeance de ces empiétements: non-seulement il recouvra le territoire envahi, mais il traversa en vainqueur toute la principauté de Kïow, et conquit sa capitale en 1020. De l'orient ramenant son armée vers l'occident, il soumit la Bohême, la Moravie, et rendit tributaires tous les pays slaves jusqu'à la Saxe et l'Elbe.

Quelques troubles intérieurs ayant accompagné la mort de Mieczyslas II, des revers s'ensuivirent: les pays conquis échappèrent de nouveau à la Pologne, et les princes russiens, ayant réapparu sur le San, y fondèrent le duché de Przemysl. Une réaction de succès eut bien lieu encore sous Boleslas II, surnommé le Hardi, qui étendit ses victoires jusqu'à Kïow; mais le bras de son successeur Wladislas Hermann ne fut ni aussi ferme ni aussi glorieux que le sien; et la Pologne en revint à ses premières frontières jusqu'à l'avènement de Boleslas III, *Krzywousty* (Bouche de travers), en 1102. Le règne de ce monarque ne fut pas sans éclat: presque toutes les nations voisines furent obligées de le reconnaître pour suzerain et de lui rendre foi et hommage. Ainsi il vainquit tour à tour les Prussiens, les Poméranais, les Slaves, les Serbes, les Lituaniens, les Bohèmes, les Moraves et les Russiens.

Après cette colossale puissance s'affaiblit et se démantela. Le partage impolitique du royaume entre les fils de Boleslas III porta un coup funeste à la prépondérance polonaise. La Silésie échut à Wladislas, privé du trône, ou plutôt à ses fils; et leurs descendants, s'étant alliés dans la suite aux princes d'Allemagne, prirent graduellement les mœurs allemandes, se détachèrent de la Pologne, et finirent par se livrer aux rois de la Bohême.

Sous Wladislas I^{er}, *Lokietek* (le Bref), la chance tourna en faveur des armes polonaises, et quelques-unes des provinces démembrées firent retour à la couronne. Le prince de Mazovie, Conrad, avait appelé, en 1225, les chevaliers teutoniques à son aide contre les Prussiens: largement doté par lui pour prix de ses services, cet ordre militaire, avide de puissance politique, paya d'ingratitude son bienfaiteur, et porta ensuite son ambition plus haut. En 1310, à la faveur de troubles qui désolaient le pays, il s'empara de Danzig et de toute la Poméranie, province depuis longtemps polonaise. C'était sous le règne de Kasimir le Grand, fils de Lokietek, dont le pouvoir fut marqué par de longs bienfaits, et qui sema la Pologne de châteaux et de villes. Ne pouvant enlever la Poméranie à ses envahisseurs, il ferma les yeux pour le moment, renonça même à ses droits sur la Silésie en faveur de la maison de Luxemburg, qui régnait en Bohême; mais en échange de ces concessions, il acquit à la Pologne la Russie-Rouge, cette riche province que Dlugosz appelle *Terre de lait et de miel*.

Après Louis de Hongrie, qui, pactisant avec la noblesse dans un intérêt de famille, exagéra ses libertés, et l'affranchit de tout impôt, parut Hedvige; la reine Hedvige, héroïne de son siècle, et célèbre dans les fastes de la Pologne. Son règne ouvrit une ère nouvelle à la civilisation nationale. Agée à peine de dix-huit ans, elle se mit à la tête de l'armée, chassa de la Russie-Rouge les starostes hongrois, et réunit définitivement cette province à sa couronne; puis, jalouse de conquêtes moins sanglantes, elle donna sa main à Wladislas Jagellon, grand-duc de Lithuanie, formant ainsi un seul corps de deux nations puissantes, et réalisant une grande pensée politique.

Les frontières de Lithuanie, qu'avait tracées le glaive de Giédymin et d'Olgierd, se déployaient largement, dit Koialowicz, au nord sur la Baltique et le long des côtes de la Samogitie, et au midi jusqu'à la mer Noire.

Ainsi les vertus, la beauté et le génie d'une femme étaient parvenus à constituer l'un des États les plus compacts et les plus forts du continent. Unies par un lien indissoluble (1386), la Pologne et la Lithuanie n'avaient désormais rien à craindre des agressions étrangères. A cette époque les huns tartares, les palatins de la Valachie et de la Moldavie se reconnaissaient pour vassaux de cette couronne. A plusieurs reprises, les Bohèmes offrirent leur trône à Wladislas Jagellon, et tous les princes allemands briguaient à l'envi son alliance. Ce vaillant monarque ne trouva de la résistance que de la part des chevaliers teutoniques: il marcha contre eux, et les tailla en pièces, en 1410, dans la célèbre bataille de Grunwald; mais ce succès éclatant ne suffit pas pour lui faire recouvrer la Poméranie et la Prusse: ces deux provinces ne rentrèrent sous la domination polonaise qu'en 1466, par

le traité de Thorn, et après une guerre de treize ans sous Kasimir IV.

Ce fut alors vraiment le point culminant du bonheur et de la gloire nationale. Rien ne manquait à la Pologne, ni puissance militaire, ni influence dans les arts, ni développement industriel, ni prospérité agricole. Par la possession du littoral de la Baltique, on retrouva des débouchés perdus ou entravés, on rouvrit au commerce des voies qui lui avaient longtemps fait faute. Dès lors les échanges s'opèrent entre les nationaux, et les Polonais ne furent plus victimes des spéculateurs étrangers. Les négociants de Danzig, de Königsberg et d'autres ports de mer accouraient dans l'intérieur sur les marchés de grains, et enlevaient l'excédant des récoltes; les Anglais affluaient sur la Baltique, et venaient fonder des comptoirs à Kazimierz et à Kowno. De toutes parts alors on vit s'élever des villes encouragées par des privilèges, des bourgs florissants, des colonies agricoles, peuplées d'artisans et d'industriels. Des terrains incultes se couvrirent de moissons; la contrée se sillonna de routes; des usines, des ateliers, surgirent de toutes parts; et ce pays guerrier, devenu laborieux et pacifique sous les deux Sigismond, parut avoir brisé son glaive de combat pour en faire un soc de charrue. Rendus à des occupations plus douces, les nobles bâtirent des châteaux, songèrent à l'aménagement de leurs propriétés, appliquèrent aux arts ou à l'agriculture cette activité d'esprit, cette vive intelligence, qui caractérisent les Polonais. Les sciences ne furent pas non plus étrangères à ce beau mouvement: l'école générale et la célèbre académie de Krakovie pouvaient lutter avec les institutions de ce genre les plus renommées à cette époque: elles formaient des sujets dont l'amour-propre national pouvait à bon droit s'enorgueillir. Cet état de choses brillant et progressif dura jusqu'à la mort de Sigismond-Auguste, qui eut lieu en 1572. Alors commença pour la Pologne une longue phase de décadence et de malheurs.

Pourtant dans aucun pays de l'Europe les mœurs n'étaient ni plus pures, ni plus sévères, le caractère plus belliqueux, les lumières plus répandues. Les schismes théologiques ravageaient alors le continent: les discussions religieuses allumaient des bûchers ou poussaient des milliers de soldats sur des champs de bataille; de tous côtés on y traquait l'hérésie, et l'on versait à flots le sang des nouveaux sectaires. Au milieu de ce débordement de fanatisme, la Pologne resta pure de tout excès, de toute persécution; elle fut tolérante à une époque où c'était aux yeux des orthodoxes un crime et un danger de l'être. La diète de convocation qui se tint en 1573, après la mort de Sigismond-Auguste, assura une protection égale à tous les cultes. En même temps les lettres prirent un essor plus brillant; de nombreuses presses furent importées dans le pays, et reproduisirent à plusieurs milliers d'exemplaires les chefs-d'œuvre de l'antiquité et les productions nationales. Les sciences se popularisèrent; on ne rougit plus de s'instruire, et les plus opulentes maisons s'ouvrirent aux hommes de savoir et de génie.

Après le règne court mais brillant d'Étienne Batory (1576-1586), règne illustré par de nombreuses victoires, le sceptre de Pologne, envié de tous les princes européens, fut offert à Sigismond III, Wasa. Ce choix fut un malheur; il réagit d'une manière fatale sur l'avenir de la Pologne. Élevé par les jésuites, ce prince avait contracté chez eux la manie du prosélytisme. Convertisseur exalté, il eut voulu que le lendemain de son avènement toute la population fût catholique. De là des querelles religieuses, des catégories parmi les nationaux, des vexations dont jusqu'alors la sagesse de nos souverains s'était abstenue. Les jésuites, devenus tout-puissants sous le règne de leur élève, soufflèrent le feu des dissensions, et provoquèrent des persécutions populaires contre les protestants. Sigismond n'y prenait pas part encore; mais il les souffrait et les encourageait en silence. Par sa ferveur de catholicisme, non-seulement il perdit ses droits héréditaires au trône de la Suède qui était protestante, mais encore il fit déposer son fils du sceptre de la Russie. Ce ne furent pas les seuls fruits de cette tendance intolérante: bientôt le roi de Suède, Gustave-Adolphe, parut en armes dans la Livonie et dans la Prusse royale et ducal. Alors il fallut combattre. La guerre ne fut pas malheureuse dans ses débuts. La Livonie et la Courlande furent conquises par Sigismond et incorporées à la Pologne; mais ce fut là un agrandissement plus glorieux qu'utile. La possession de provinces si éloignées du centre du royaume, disputées par des voisins remuants, devait être dans les siècles suivants un prétexte de guerre, et une cause déterminante de désastres politiques.

Tandis qu'au nord, dans son intolérance d'orthodoxe, Sigismond poursuivait la propagande protestante, il persécutait à l'orient d'autres hérésiarques, et créait à la Pologne de nouveaux ennemis. Les provinces russes, en se plaçant sous la loi de nos souverains, avaient stipulé pour première condition que leur culte serait respecté. Ces provinces étaient peuplées de chrétiens professant le rite grec uni, et Rome les tenait pour schismatiques. Ces sectaires étaient nombreux dans le peuple de l'intérieur, et la saine politique voulait qu'on les ménageât et qu'on ne heurtât point leurs croyances. Sigismond ne tint pas compte de cette disposition d'esprit; l'élève des jésuites ne se souvint pas qu'il était roi. Dès que ses répugnances contre le rite grec se furent manifestées, le mécontentement général fut visible. Le palatin de Valachie venait de se montrer en armes sur les frontières de la Pologne, et l'attitude du peuple qui tenait au rite grec devint si alarmante, que la dissolution et le partage du royaume parurent un instant inévitables. L'État ne se sauva de cette crise qu'à l'abri du courage et de la prudence de Zamoycki: l'ennemi extérieur fut repoussé, mais des germes d'anarchie et de mort restèrent à l'intérieur; ils réagirent sur les funestes résultats des insurrections des Kosaks. La Pologne resta ainsi sur le *qui vive*, soutenue par ses vaillants capitaines et par le génie bienfai-

teur de Wladislas IV; mais ce fut là son dernier éclair de puissance.

Wladislas mort, le pays fut en conflagration. Bogdan Chmielnicki, froissé par des injustices de cour, leva l'étendard de la révolte; il entraîna dans son parti non-seulement les religieux persécutés depuis quelques années, mais encore les Kosaks, peuple laborieux et guerrier, qui défendait la Pologne contre les invasions des Tatars. La guerre civile couvrit le pays; elle l'inonda de sang du Dniéper à la Vistule; les châteaux, les villes, les villages furent pris et repris; on pillait, on incendiait, on ne laissait pas pierre sur pierre. Ce fut sous ces tristes auspices que s'ouvrit le règne de Jean Kasimir.

Enhardies par ces dissensions intérieures, les puissances voisines débordèrent sur la Pologne et l'inondèrent de troupes. Malgré tout son courage personnel, Jean Kasimir ne put triompher de tant d'obstacles. Il fallut marchander la paix. Le traité d'Oliva, signé en 1660, enleva à la Pologne une partie de la Livonie, et celui d'Andruszow, en 1667, lui fit perdre Smolensk, Séverie, Czerniéchow, Kïow et toute l'Ukraine, pour la restitution des palatins de Polock, Witepsk, et de la Livonie polonaise. Ce fut alors que, dégoûté du trône, et prévoyant un sombre avenir, Kasimir abdiqua la royauté.

Depuis lors, un siècle entier de guerres désastreuses morcela les provinces polonaises. Dans cette période de décroissance, il y eut sans doute encore de beaux jours pour nos armes, des épisodes de gloire dignes des plus belles époques de nos annales. Mais c'étaient les derniers reflets de notre lumineuse soleil qui s'éteignait à l'horizon. Le règne de Jean Sobieski (1674-1696), entre autres, se révéla par des faits d'armes inouïs. Ce prince guerrier réunit l'Ukraine à la Pologne par le traité de Zurawné; et quand la Turquie conquérante frappa aux portes de Vienne, ce fut le sabre d'un monarque polonais qui sauva l'empire et la chrétienté. Jamais victoire n'eut un pareil retentissement en Europe.

Mais à la mort d'Auguste III (1763), le royaume, déjà déchiré par les luttes extérieures, eut encore à se défendre contre des dissensions intestines. Deux partis se fondèrent alors: l'un national républicain, l'autre monarchique, et s'appuyant à l'étranger. Ce dernier fut le plus fort, et ses antagonistes se virent obligés de lui laisser le champ libre. C'est alors que fut reconnu à l'électeur de Brandebourg le titre de roi de Prusse, et celui d'empereur de toutes les Russies aux tzars de Moscou, qui s'arrogeaient ainsi indirectement des droits aux Russies polonaises.

Les choses en étaient là quand l'influence russe prévalut dans l'élection d'un roi polonais. L'amant de Catherine, Stanislas-Auguste Poniatowski monta sur le trône (1764). Les débuts de ce règne ne furent pas sans quelque éclat: Stanislas-Auguste encouragea les arts, protégea les lettres; mais, incapable de lutter contre les volontés impérieuses de la tsarine, ce prince ne fut bientôt qu'un instrument docile pour ses projets de spoliation. Alors, malgré la noble et belliqueuse protestation des confédérés de Bar, la Pologne fut déchirée, et les trois puissances ses voisines en recueillirent les lambeaux.

Par le premier partage, en 1773, la Prusse s'appropriait la Prusse-Royale, moins Danzig et Thorn, et la plus belle partie de la Pologne, jusqu'au Netetz; l'Autriche se réserva la Russie-Rouge, une partie de la Podolie et de la petite Pologne jusqu'à la Vistule; enfin, la Russie s'empara des woïewodats de Polock, de Witepsk et Mscilaw, jusqu'à la Dzwina et au Dniéper.

Par le second partage, en 1793, la Prusse accapara le reste de la grande Pologne et une partie de la petite; et la Russie poussa ses frontières jusqu'au centre de la Lithuanie et de la Wolhynie.

Enfin, par le dernier partage, en 1795, les rives de la Pilica, de la Vistule, du Bug et du Niémen, marquèrent les limites de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche.

« On a beaucoup écrit, dit l'historien Malte-Brun, sur les causes qui ont amené le partage de la Pologne; il est encore plusieurs points sur lesquels il reste de l'incertitude; mais l'opinion publique est fixée depuis longtemps sur la conduite des cours copartageantes. Personne ne doute plus que les trois souverains, en poussant leurs soldats sur le territoire polonais, en s'appropriant chacun les pays à sa convenance, n'aient fait un acte qui ne diffère d'un vol à main armée que par la nature des objets injustement acquis et par la grandeur des moyens mis en usage; personne ne doute plus qu'en invoquant de prétendus droits au moment où ils violaient tous les principes du droit des gens, ils n'aient fait qu'ajouter, à la violence la plus odieuse, l'hypocrisie la moins déguisée. »

A la suite du traité de paix signé le 7 juillet 1807 entre Napoléon et Alexandre, la Pologne fut érigée, comme par ironie, sous le nom de *grand-duché de Varsovie*. Le vainqueur d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, n'avait qu'à parler pour enfanter une Pologne forte et indépendante: il ne fit qu'un mince État sans aucune importance ni représentation réelle.

Le congrès de Vienne, qui fit la part du butin à chacun des vainqueurs du grand conquérant, adjugea la Pologne à la Russie. L'empereur Alexandre prit, le 20 juin 1815, le titre de *roi de Pologne*, et donna à son nouvel État une constitution, une représentation et une armée nationale.

Cette combinaison de l'autocrate en Russie, et roi constitutionnel en Pologne, était une tâche impossible à réaliser, et devait, tôt ou tard, amener une explosion funeste. La révolution du 29 novembre 1830 en fut la preuve; et à cette époque, comme toujours, l'Europe laissa encore une fois succomber la Pologne, et assista impassible à la destruction d'une nation qu'elle aurait dû défendre par tous les moyens possibles.

VARIÉTÉS.

« Le partage de la Pologne est une iniquité qui ne peut durer; j'irai, à la tête des Français, forcer les Russes à restituer la Pologne. »

NAPOLÉON BONAPARTE, au camp de Legnano, 1796.

« Avec l'aide du Tout-Puissant, j'espère réaliser la régénération de la brave et respectable nation polonaise. J'en ai pris l'engagement solennel. »

L'EMPEREUR ALEXANDRE, lettre à Kosciuszko, 1814.

« Je ferai foudroyer la ville, je détruirai Varsovie, et, certes, ce ne sera pas moi qui la rebâtirai. »

LE CZAR NICOLAS, à la députation de Varsovie, 1835.

DARMSTADT (grand-duché de Hesse), le 20 mars. A la séance de la deuxième chambre, le député Reh fit la motion d'inviter le gouvernement à agir dans le but d'une reconstitution aussi proche que possible d'une Pologne libre et indépendante. Cette motion est ainsi conçue: « C'est la voix de Dieu qui retentit à travers l'Europe, en disant: PEUPLES, SOYEZ LIBRES! » — Cette voix a été frappée l'Italie, dont les enfants se groupent autour du drapeau de la liberté. La France l'a entendue, et le trône des Bourbons s'est écroulé en poussière. Elle retentit à travers l'Allemagne, et déjà les princes de ces pays occidentaux se sont mis à la tête de leurs peuples, comme combattants pour une patrie libre et uniforme. Les autres souverains seront obligés de les suivre, car leur résistance est nulle. Bientôt la liberté de l'Europe célébrera le jour de sa résurrection. Et la Pologne ressuscitera aussi; l'heure de sa délivrance a également sonné! Quel est celui qui croit à une justice de la Providence, et qui n'aurait pas cette foi intime? Mais la Pologne doit-elle acheter sa liberté par des torrents de sang, ou doit-elle la recevoir de l'Europe comme une restitution d'un bien ravi? — C'est là la grande question dont un prochain avenir va décider. Le cri de la conscience dit à tous les princes de l'Europe: Réglez votre dette avec la Pologne, n'ajoutez pas un nouveau crime sanglant à celui qui pèse déjà sur vous. — Rendez ce qui ne vous appartient pas, et reconcédez-vous avec Dieu! Des millions répètent ce cri, et puissent les princes d'Allemagne l'entendre.

Ce n'est ni l'étendue du territoire, ni le nombre des habitants qui désormais formera la puissance d'un État. C'est le droit et la liberté qui seuls lui donneront cette puissance. Que la Prusse et l'Autriche s'appuient sur ces piliers qui ne chancelent ni tombent! Qu'elles renoucent de bon gré à un pouvoir sur une nation, qui n'a jamais été reconnue et qui ne le sera jamais. Que la Prusse et l'Autriche deviennent Allemandes, qu'elles donnent aux peuples allemands la liberté, la constitution et le droit, et, ainsi réunies à l'Allemagne, elles jouiront avec elle d'un heureux avenir et d'une puissance invincible. Que les chambres de la Hesse, dont l'illustre prince a été le premier qui ait octroyé à son peuple une véritable liberté, soient les premières aussi en Allemagne qui élèvent leur voix en faveur d'un peuple noble et opprimé! Je fais la motion: « Que le gouvernement soit invité d'agir par tous les moyens qu'il peut avoir à sa disposition, dans le but d'amener le plus prochain rétablissement d'une Pologne indépendante. »

L'Europe était plongée dans une apathie si insensible, dans un égouttement si froid, qu'elle assista à la ruine de la Pologne sans s'émouvoir; personne n'eut même cet esprit de prévoyance qui nous apprend que, lorsque les empereurs et les rois foulaient ainsi aux pieds les bases fondamentales du droit éternel, ils précipitent le corps social dans un abîme de dépravation, et que, bientôt après, les masses se ruent avec une rage révolutionnaire contre l'autorité avilie.

FRED. DE RAUMER, président de la régérence dans la Prusse rhénane.

LIMITES DE LA POLOGNE.

L'ancien royaume de Pologne, uni jadis au grand-duché de Lithuanie, accru par l'incorporation de la Prusse, de la Russie rouge, de la Livonie et de la Courlande, avait pour limites, au nord la Baltique, à l'orient le Dniéper et la Dzwina, au midi le Dniéper encore et les monts Karpathes, et à l'occident la Silésie.

Depuis la fusion de la Pologne et du grand-duché de Lithuanie, en 1386, jusqu'au traité d'Oliva, en 1660, c'est-à-dire pendant 274 années, le royaume compta trois provinces principales: la petite Pologne, située à l'est et au midi; la grande Pologne, partie occidentale, et le grand-duché de Lithuanie. Les pays vassaux ou feudataires étaient: la Prusse royale (Dantzic, Elbing et Culm), qui formait un État régi par des lois particulières, et faisait partie de la grande Pologne; la Prusse ducale et la Courlande, fiefs de la couronne de Pologne, enclavés dans son orbite et gouvernés par des ducs relevant de la république polonaise; la Livonie, qui ne lui appartenait que temporairement, et enfin la Valachie et la Moldavie, qui juraient fidélité et obéissance au roi de Pologne quand elles avaient un ennemi sur les bras, ou bien lorsque les hospodars se disputaient le pouvoir qu'ils briguaient tour à tour à Constantinople et à Krakovie.

Les trois provinces principales étaient subdivisées en voïvodies (palatinats) ou départements.

Cette vaste étendue de territoire, qui, pour un temps, comprit jusqu'à 36,000 milles carrés, fut encore évaluée, sous Jean Kasimir, quand le sol national eut déjà été entamé, à 21,000 milles carrés.

En 1772, elle était de 14,505 milles carrés.

Les limites si variables de la Pologne ont suivi la fortune de ses armées. Dans les temps prospères de la république, s'étendant des bords de l'Oder aux sources de la Dzwina, et de la mer Baltique à la mer Noire; puis, dans les jours moins heureux, resserré entre la Vistule et le Niémen, le sol polonais s'est trouvé morcelé pièce à pièce, et réduit, en 1815, à ce petit État que le congrès de Vienne reconnut pour royaume de Pologne, et dont la superficie, de 2270 milles (15 au degré géographique), fut enfin, après la révolution de 1830, incorporée définitivement à la Russie, et surnommée province russe.

POPULATION.

La population de la Pologne dans l'étendue de ses limites de 1772, se monte à 20,220,000 habitants, composés comme il suit:

- 6,770,000 Polonais;
7,520,000 Russiens (ne pas confondre avec Moskovites-Russes);
2,110,000 Juifs;
1,300,000 Lithuaniens;
1,640,000 Allemands;
180,000 Moskovites (Russes);
100,000 Valachiens.
La division en cultes religieux est de
8,560,000 catholiques romains;
3,740,000 catholiques grecs ou grecs unis;
3,430,000 grecs russes;
2,150,000 protestants;
2,110,000 juifs;
180,000 vieux croyants moskovites;
50,000 mahométans.

C'est ainsi que la nationalité polonaise est l'élément supérieur sur notre sol, et même, en la comparant sous le rapport de l'influence morale, elle est entièrement polonaise et dominante par la religion, les sciences, l'industrie et l'agriculture.

Par le premier partage, effectué en 1773, on enleva à la Pologne 4,916,000 habitants. — La Prusse s'appropriait pour sa portion 630 milles carrés de terrain et 416,000 habitants; — l'Autriche, 1280 milles carrés et 2,700,000 habitants, et la Russie, 1975 milles carrés et 1,800,000 habitants.

Le second partage, en 1793, ravit encore à la Pologne plus de 4,100,000 habitants. — La Prusse s'empara de 1,000 milles carrés avec 1,100,000 habitants, et la Russie de 4,000 milles carrés passés, avec plus de 3,000,000 habitants.

Réduite par ces deux spoliations à 4,400 milles carrés et 3,400,000 habitants, la Pologne fut rayée par le troisième partage (1795) du rang des États indépendants.

Le traité de Tilsit (7 juillet 1807) la reconstitua en partie sous le nom de grand-duché de Varsovie. Il se composait de 1,800 milles carrés, renfermant 2,000,000 habitants. Selon les rapports officiels, ce dernier chiffre était monté jusqu'à 4,059,617 dans le royaume de Pologne, devenu province russe en 1835.

Le savant Czacki, comparant dans ses études l'étendue du territoire polonais avec son produit, dit: Que si la Pologne (telle qu'elle était en 1772), et y compris la Lithuanie, avait seulement la moitié de son territoire cultivé, elle pourrait nourrir 58,353,500 habitants.

En admettant même tous les reproches adressés aux anciens magnats polonais en face de l'oppression du reste de la nation, il n'en est pas moins vrai que la noblesse polonaise représentait à elle seule la vie politique de la république; et tant que la bravoure et le désintéressement, vertus de leurs aïeux, résistèrent à l'enivrement du pouvoir, on vit sortir du sein de cette même noblesse, qui pouvait dire, comme Louis XIV: « L'Etat, c'est moi! » de grands citoyens, d'illustres guerriers et des rois qui sauvèrent plus d'une fois la chrétienté.

La classe ouvrière dans les villes se composait principalement d'Allemands. Il n'y avait pas de bourgeois proprement dits dans l'ancienne Pologne: le véritable bourgeois, l'industriel, c'était le juif.

Le paysan polonais aime avec passion le sol natal; aussi porte-t-il une haine inée aux oppresseurs de la patrie. Le curé du village, voilà son prophète; la religion catholique et la Pologne, les deux mots qui résumant toutes ses affections. Il est honnête, prévenant, docile; l'eau-de-vie est pour lui le souverain remède aux misères d'ici-bas.

Les juifs habitent fort rarement les campagnes; ils formaient la moitié environ de la population urbaine. Leur arrivée dans le pays remonte au temps de grandes persécutions exercées contre eux en France et en Allemagne, où on leur arrachait les dents pour les forcer à donner leur or. — Ils portent un costume oriental.

Tous les efforts tentés jusqu'ici pour les réformer et rendre utiles au pays ont été vains: les juifs resteront longtemps encore pour la Pologne une plaie difficile, sinon impossible à guérir. De tout temps, des mœurs capotieuses, des habitudes de saleté, l'avidité du gain, un penchant prononcé à la friponnerie, firent détester du peuple et mépriser des autres classes ces sectaires qui forment un État dans l'État.

GOUVERNEMENT.

La Pologne était une véritable et pure république, revêtue seulement des formes de la monarchie constitutionnelle. Le caractère dominant dans la constitution du gouvernement polonais était une séparation bien tranchée entre le pouvoir exécutif, confié à la royauté, et le pouvoir législatif, supérieur au premier et exercé par la nation. Le pouvoir exécutif, c'est-à-dire le roi, convoquait les diètes, mais il ne pouvait ni les proroger ni les dissoudre: à la nation seule appartenait ce droit. Il possédait encore la faculté d'entamer des relations diplomatiques avec les puissances étrangères et de prendre les mesures provisoires indispensables au salut de l'État; mais la nation prononçait définitivement sur la paix et la guerre. La personne royale était sacrée et inviolable; la responsabilité de ses actes retombait entièrement à la charge de ses ministres, qui, dans le principe, ne devaient rester eux-mêmes que deux années en exercice. L'administration de la justice faisait également jadis partie des prérogatives royales; aussi Henri de Valois s'écria-t-il un jour: « Par ma foi, ces Polonais n'ont fait de moi qu'un juge! » — Le roi avait le droit de grâce, mais ce droit ne s'étendait pas aux crimes de lèse-nation (crimina status). Il nommait les officiers de l'armée, ainsi que tous les fonctionnaires et magistrats qui n'étaient point éligibles. A cette dernière prérogative était joint le beau pouvoir de conférer à volonté ce grand nombre de riches domaines qui devaient être, suivant l'expression polonaise, le pain des bien méritants.

Malgré toutes ces restrictions, le génie du souverain dominait dans l'État; et, sans autorité directe dans les affaires, ses vertus ou ses vices influèrent toujours puissamment sur les destinées de la république. A l'époque où, parmi les autres nations de l'Europe, le despotisme royal s'affermait sur les débris du système féodal, la Pologne offrit seule un spectacle tout à fait contraire; et ce qui était tombé ailleurs dans le domaine de la royauté devint chez elle l'apanage

de la noblesse, qui s'empara du veto absolu usurpé en France par le monarque; mais l'un perdit le pouvoir royal en voulant trop le fortifier, tandis que l'autre le conserva en le maintenant dans une salutaire impuissance. Les deux crises de la fin du dix-huitième siècle, la misère du peuple et la banqueroute de l'État en France, la dissolution des forces du gouvernement et l'usurpation étrangère en Pologne, ouvrirent les yeux aux deux nations: la France se souleva contre le despotisme, et la Pologne contre l'anarchie. Elles marchèrent de concert vers la régénération de leur forme gouvernementale, la première par l'Assemblée constituante; la seconde par la grande Diète.

A l'exception de la constitution de l'Amérique du Nord, celle adoptée par la grande diète de Pologne, le 3 mai 1791, est la plus ancienne des lois fondamentales analogues établies depuis un demi-siècle.

Cette constitution, dit M. de Raumer, les Polonais se la donnèrent sans répandre une goutte de sang, sans dévastation, en un mot, sans la moindre atteinte à la propriété. En ménageant avec le respect le plus scrupuleux tous les droits personnels qu'on pouvait conserver, ils arrivèrent à l'extirpation complète des anciens abus; et ils atteignirent ce but par les seules voies de la sagesse, de la modération et de la persévérance. Une œuvre aussi belle et aussi rare méritait une longue durée, et présentait à la Pologne les chances les plus favorables de prospérité. Une double responsabilité pèse donc sur les infâmes qui souillèrent un acte aussi pur, sur les calomniateurs qui le décrièrent, et sur les impies qui le détruisirent.

La dernière constitution donnée à la Pologne par l'empereur Alexandre fut mise en vigueur le 24 décembre 1815.

Immédiatement après la prise de Varsovie, en 1831, l'acte original de la charte de 1815, charte signée par Alexandre et jurée par Nicolas, fut révoqué, et la Pologne déclarée simple province russe. (L'UNIVERS PITTORRESQUE. — Pologne.)

VARSOVIE.

Varsovie, située sur une élévation agréable aux rives de la Vistule, était autrefois la capitale du duché de Mazovie et la résidence des ducs. Vers la fin du douzième siècle, si nous en croyons les chroniqueurs, Kasimir le Juste, étant à la chasse, entra dans une chaumière où une pauvre femme venait de donner le jour à deux jumeaux; ce roi leur prit de parrain, et nomma l'un War, l'autre Sawa, ce qui signifierait l'origine du nom de cette ville. Au treizième siècle, les successeurs du duc Conrad I^{er}, abandonnant leur pays de Czersk, y transportèrent leur demeure, et Varsovie prit dès lors un accroissement considérable. Après que le duc des ducs de Mazovie fut éteint en 1526, la régence passa au duc de Sigismond, affectueux également envers son peuple, à la diète de Lublin, en 1569, Sigismond-Auguste, qui, vu sa position centrale, Varsovie servait de lieu de réunion aux grandes diètes. Depuis cette époque, son importance augmenta de jour en jour; l'élection des souverains se consumma dans les champs de Wola, à l'entrée de la ville, et enfin, Sigismond III la choisit pour nouvelle capitale du royaume. Les rois suivants l'habitèrent donc, et même le dernier, Stanislas-Auguste, y célébra en 1764 son couronnement, cérémonie qui avait eu lieu jusque-là à Krakovie.

Varsovie se développe sur trois mille six cents toises de longueur et dix-huit cents de largeur; sa circonférence, y compris le faubourg de Praga, situé sur la rive droite du fleuve, est de six lieues. La ville est divisée en sept arrondissements; Praga forme le huitième. Les rues, au nombre de deux cent quarante, sont toutes pavées et entretenues avec soin. Plus de soixante-dix édifices publics les embellissent. On compte en outre vingt-six églises du culte catholique, qui possèdent également quatorze couvents d'hommes et quatre de femmes, une église luthérienne, une évangélique, une grecque-unie et une grecque-russe.

Parmi les principaux monuments, on remarque le château royal, avec un superbe jardin qui domine la Vistule: une voûte de deux cents toises de longueur y soutient le terrain supérieur, où l'on parvient par un large et solide escalier; le palais des lieutenants du roi; le palais, non moins majestueux de Krasinski, que la grandeur et la richesse de ses ornements placent au premier rang des chefs-d'œuvre d'architecture; l'université; la belle maison des amis des sciences et des lettres, remplaçant l'ancienne église des Dominicains, construite, par Sigismond III, en souvenir de la prise de Moscou, et où reposaient les restes des tzars Szusky faits prisonniers; la banque et l'hôtel des finances; l'hospice des Enfants-Trouvés; les palais de Zamoycki et de Mniszek; l'hôtel de ville, auquel fait face, sur une vaste place, le nouveau théâtre, qui peut contenir deux mille cinq cents spectateurs et huit mille personnes lors des bals: son fronton est orné de dix colonnes d'un style élégant, etc.

Nous citerons, parmi les églises, celle des Bernardins, dans la rue principale, dite faubourg de Krakovie; l'antique cathédrale de Saint-Jean, située dans la cité: les chroniqueurs en font déjà mention en 1339, et elle renferme l'étendard sacré pris aux Turcs, à la bataille de Vienne, par Jean Sobieski; l'église des Missionnaires, dite de Sainte-Croix; l'église des Piaristes, congrégation la plus savante et la plus patriotique de tout le clergé polonais, que l'on persécuta et auquel on a retiré ce temple en 1835, pour le transformer en cathédrale grecque-russe. Un des plus beaux édifices de la capitale est aussi sans contredit la grande église luthérienne, bâtie en rotonde sous le règne de Stanislas-Auguste.

Nous passons sous silence la citadelle, construite après la dernière rentrée des Russes à Varsovie, en 1831. Nous ne l'avons pas vue; mais le czar a donné l'assurance qu'elle pouvait en quelques heures réduire toute la ville en un monceau de cendres!

En avant du château royal s'élève une colonne de marbre blanc d'un seul bloc, dite des carrières de Gencimy; elle est haute de vingt-neuf pieds; le piédestal en a quinze, et au sommet apparaît la statue de Sigismond III, coulée en bronze et dorée; elle a elle-même onze pieds d'élévation. La statue de Kopenik, production de Thorwaldsen, se trouve à côté de l'église des Bernardins. Une troisième et colossale statue, celle du prince Joseph Poniatowski, mort maréchal de l'empire français, à la bataille de Leipzig, devait embellir la vaste cour ouverte du palais des lieutenants du roi; et une sous-

cription nationale, ouverte à cet effet, avait déjà réuni tous les fonds nécessaires; quand le gouvernement russe, guidé par un patriotisme mal entendu, fit briser en morceaux ce chef-d'œuvre de Thorwaldsen, et l'envoya à la forteresse de Modlin, pour y être converti en caçons.

Deux places publiques et un champ de Mars, où cent mille hommes peuvent bivouaquer aisément, donnent à Varsovie de l'air et de la lumière.

Le soir, la ville et ses faubourgs sont éclairés au moyen de lampes astrales.

Comme la population de Krakovie, celle de Varsovie a subi l'influence des événements. En 1780, le nombre des habitants montait à soixante-dix mille; en 1792, à cent vingt mille; en 1805, il descendit à soixante-huit mille quatre cent onze; puis, en 1820, il remonta à cent mille trois cent trente-huit; en 1830, on comptait cent vingt-six mille quatre cent vingt-cinq âmes, dont trente-trois mille appartenaient au peuple juif. En y ajoutant la garnison militaire, la population de Varsovie présentait un chiffre d'environ cent cinquante mille individus.

Jusqu'en 1832, Varsovie posséda de nombreux instituts scientifiques et littéraires, mais depuis lors tout est bien déchû. On a aboli la société des sciences et des lettres, fondée en 1801; et sa bibliothèque, si riche en manuscrits, bien qu'elle fût propriété particulière, a été transportée à Pétersbourg, où se trouvait déjà l'ancienne et vaste collection de l'évêque Joseph Zaluski. Cette collection, don d'un généreux citoyen envers l'État, fut enlevée par Catherine II, à l'époque du partage de la Pologne. La nouvelle bibliothèque publique, fondée de 1815 à 1830, et spoliée également, renfermait cent cinquante mille volumes, et des cabinets de numismatique, de numismatique, d'histoire naturelle, avec deux mille plantes exotiques, recueillies dans le jardin botanique. L'université, l'école des arts et métiers, l'école polytechnique, l'école normale, le lycée, le conservatoire de déclamation et de musique, l'école des Piaristes, huit écoles militaires, trois écoles palatinales, tout a été détruit, aboli par la nouvelle administration.

La ville possède dix-huit imprimeries, dix librairies et cinq journaux (le nombre de ces derniers était double avant 1832). Six mille ateliers d'industries différentes emploient environ soixante-cinq mille bras. Mille doroszha, espèce de calèche à quatre roues et pour quatre personnes, et mille traîneaux conduisent, les uns durant toute l'année, les autres l'hiver seulement, les habitants par toute la ville.

On compte de nombreux bains publics. Il y a aussi dans le jardin Krasinski un établissement d'eaux minérales très-fréquenté.

Sur les sept salles de spectacle qui sont à Varsovie, il n'y en a plus maintenant que deux en activité. Deux théâtres d'été existent dans le bois de Lazienki, dont un à ciel découvert et entouré d'eau, ce qui produit un effet ravissant. Deux clubs, nommés Ressources des négociants, font également partie des établissements consacrés au plaisir.

Varsovie renferme beaucoup de promenades, de lieux de réunion publics. Le jardin de Saxe, entouré d'une grille en fer, est plus vaste et plus beau que celui des Tuileries à Paris. On cite aussi l'avenue du Belvédère, dans le genre de l'avenue de tilleuls (Unter den Linden) de Berlin; trois rangs de maronniers la bordent dans toute sa longueur de huit cent soixante-dix toises, et forment d'épaisses arceaux de verdure au-dessus de la tête des promeneurs. Elle conduit à Lazienki, charmante résidence digne de l'Italie: tout s'y trouve réuni; riantes constructions s'élevant du sein des eaux, lacs transparents, parcs aux détours enchanteurs, puis des chefs-d'œuvre de l'art, la représentation équestre de Jean Sobieski, des divinités païennes, les douze statues des sages de la Grèce, des ruines en guise d'amphithéâtre, etc., etc. On y voit encore les casernes qui enfantèrent la révolution de 1830.

Le jardin botanique, situé sur une élévation accidentée, est à peu de distance de là; il renferme des serres chaudes et un observatoire pour les études astronomiques. En poursuivant, on parvient au palais plus moderne du Belvédère; des kiosques, des minarets et des pièces d'eau embellissent son jardin anglais. Nous citerons encore, en fait de châteaux de plaisance aux environs de Varsovie, Mokotow, Krolikowia, qui domine les plaines de Lazienki et de Willanow, et enfin, la retraite chérie de Sobieski, Willanow (villa nova). Cette dernière résidence, distante de deux lieues, fut construite par les soldats turcs qu'il avait faits prisonniers au siège de Vienne.

Dans une autre direction se trouve la villa Mariemont, qui mène au bois touffu de Bielany. Cet endroit retiré offre une seule fois par an, le second jour de la Pentecôte, un tableau vivant, animé, et l'excursion qu'on y fait ressemble beaucoup à la promenade de Longchamp à Paris, avec toutefois une forte teinte populaire de plus. Les deux origines présentent également une grande analogie entre elles: les belles voix des cordelières de l'abbaye attirent jadis les Parisiens; l'absolution que l'on obtenait naguère encore au couvent des Camaldules de la forêt produisit le même effet sur les habitants de Varsovie. La foule est compacte à Bielany: ardente, tumultueuse dans l'intérieur du bois et faisant honte aux apprêts culinaires, elle est plus choisie et moins bruyante dans l'allée principale qui longe les bords de la Vistule. C'est en ce dernier endroit que la mode rend sans appel ses décrets pour toute la saison.

Un grand citoyen repose non loin de là. Sur un tertre placé à l'entrée de l'église et recouvert d'un simple pavé, on lit ce nom: Stanislas Staszic! Il sera toujours cher aux cœurs polonais, car celui qu'il rappelle fut un des bienfaiteurs de l'humanité; Stanislas Staszic partagea toutes ses terres et sa fortune entre les paysans et les gens lettrés.

En traversant la Vistule on parvient, par le moyen d'un pont volant long de deux cent soixante-trois toises, au faubourg de Praga, lieu condamné au malheur et mémorable à jamais dans les fastes de la Pologne. C'est dans ses plaines qu'on délibéra en 1773 sur le choix du premier roi électif, Henri de Valois; et qu'en 1656 et 1702 les Polonais combattirent, pour la défense de la capitale, contre Charles Gustave et Charles XII. C'est là encore qu'en 1794 Souwaroff livra au carnage de ses soldats douze mille habitants, femmes, enfants, vieillards, et les braves qui défendaient pied à pied ce sol de Varsovie. Les tristes événements de 1809 et de 1831 ont mis le comble à l'horrible fatalité qui pèse sur ce bourg de misère et de sang!

Le Propriétaire-Gérant: CHARLES DE FORSTER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.